

LA
SEMAINE RELIGIEUSE
DE MONTREAL

SOMMAIRE

I Au prône. Offices de l'Eglise. Titulaires d'églises paroissiales. —
II Prières des Quarante-Heures. — III Le voyage de M. François
Veulliot au Canada. — IV Le Père Coutu et le Père Joly, de l'institut
des Clercs de Saint-Viateur.

AU PRONE

Le dimanche 8 septembre

On annonce :

La fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs (dimanche).

Depuis 1915, la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs ne se fait
plus le 3e dim., mais le 15 et, quand ce n'est pas le dimanche, la so-
lennité, le dimanche suivant est facultative.

OFFICES DE L'EGLISE

Le dimanche 8 septembre

Fête de la NATIVITE de Marie, double de 2e cl. ; mém. du 16e
dim. (et de saint Adrien aux messes basses); préf. de la sainte
Vierge; dernier Ev. du dim. — Aux II vêpres, mém. du dim.

TITULAIRES D'EGLISES PAROISSIALES

Le dimanche 15 septembre

Diocèse de Montréal. — Du 12 septembre, S. Nom de Marie
(Notre-Dame); du 15, Notre-Dame des Sept-Douleurs (Verdun).

Diocèse d'Ottawa. — Du 12 septembre, Notre-Dame (Montfort et
Lac Sainte-Marie); Notre-Dame de Victoire (Harrington); Notre-
Dame de Lumière (Blanche); Notre-Dame de la Salette et Notre-
Dame de la Garde (Val-des-Bois).

Diocèse de Saint-Hyacinthe. — Du 12 septembre, saint Nom de
Marie (Marieville).

Diocèse de Nicolet. — Du 12 septembre, saint Nom de Marie ;
du 15, Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Diocèse de Pembroke. — Du 12 septembre, saint Nom de Marie
(Brudenell et Quyon).

Diocèse de Mont-Laurier. — Du 12 septembre, saint Nom de Marie (CATHEDRALE), Ferme-Neuve, Notre-Dame du Laus, Notre-Dame de la Sagesse, Notre-Dame de Pontmain et Notre-Dame du Divin-Pasteur.

Diocèse d'Haileybury. — Du 14 septembre, la sainte Croix (CATHEDRALE).
J. S.

PRIERES DES QUARANTE-HEURES

Mardi	10 septembre	— Saint-Augustin.
		— Saint-Christophe.
Jeudi	12	— Saint-Cyprien.
		— Sainte-Sophie.
Samedi	14	— Sainte-Anne-des-Plaines.

**LE VOYAGE DE M. FRANÇOIS VEUILLOT
AU CANADA**

TANT rentré en France en juin dernier de son voyage au Canada, M. François Veillot a rendu compte, dans le Bulletin de Propagande française, à ses amis du Comité catholique, des impressions qu'il a gardées de son passage sur les bords du Saint-Laurent. Nous tenons à les enregistrer dans les pages de notre Semaine religieuse. M. Veillot fut ici, quelques mois, l'hôte de Mgr l'archevêque de Montréal. Il a laissé sous le toit archiépiscopal les meilleurs souvenirs. Il nous plaît singulièrement d'avoir à dire, pour notre compte personnel, que son article est celui que nous attendions de son esprit lucide et de son bon coeur, tout autant que de son beau talent et de sa plume alerte. Nous citons son article, Au retour du Canada, de La Croix de Paris du 6 août 1918.

E.-J. A.

Chargé, par le Comité catholique de propagande française, d'une mission au Canada, je dois en rendre compte aux amis de notre oeuvre. Mais, qu'ils me permettent de le déclarer immédiatement, je dois avant tout remercier les Canadiens français de la sympathie chaleureuse et empressée qu'ils ont mise à

recevoi
en mèn
qui uni
d'Euro
Canada
me fais
qui me
par leu
Je n'
des inst
m'adme
salut qu
dresser
quefois l
encore en
d'ingrati
ter — d'
tés religi
l'archevê
gues de la
né auprès
aux multi
l'universi
m'ont per
fessoral et
intellectue
réal et l'I
vastes et l
ses d'hom
admirer, d
dité admir
ciations de
tienne, fra

recevoir le représentant du Comité. C'est un besoin du coeur, en même temps qu'un acte de justice. Ni les liens séculaires qui unissent la Nouvelle France américaine à la Vieille France d'Europe, ni l'enthousiasme avec lequel, il y a cinq ans, le Canada catholique célébra le centenaire de Louis Veillot ne me faisaient prévoir un accueil aussi fraternel. Les espérances qui me poussaient vers ces fils de notre race ont été dépassées par leur affection.

Je n'entreprendrai pas ici l'énumération des personnalités, des institutions, des familles, des oeuvres qui ont bien voulu m'admettre à leur foyer et répondre avec tant de coeur au salut que je leur apportais au nom de la patrie des aïeux. Pour dresser cette liste, il faudrait retracer, jour par jour, et quelquefois heure par heure, tout l'itinéraire de mon voyage. Et encore craindrais-je de commettre des oublis qui seraient taxés d'ingratitude. Il me suffira — ou plutôt il faudra me contenter — d'exprimer ici ma reconnaissance collective aux autorités religieuses qui, dans la personne du cardinal Bégin et de l'archevêque de Montréal, imités par tous leurs vénérés collègues de langue française, ont accueilli à bras ouverts et patronné auprès de leurs fidèles le délégué du Comité catholique ; aux multiples établissements d'enseignement chrétien, depuis l'université Laval jusqu'à d'humbles écoles de village, qui m'ont permis largement de prendre contact avec le corps professoral et la jeunesse étudiante ; aux sociétés de propagande intellectuelle, comme la Bibliothèque Saint-Sulpice de Montréal et l'Institut Canadien de Québec, qui m'ont ménagé de si vastes et bienveillants auditoires ; aux congrégations religieuses d'hommes et de femmes et au clergé séculier, dont j'ai pu admirer, dans des centaines d'églises et de couvents, la fécondité admirable et l'infatigable apostolat ; aux nombreuses associations de culture intellectuelle, de charité, de formation chrétienne, fraction catholique et sociale, qui m'ont fait pénétrer

Com de
Laus,
Notre-

x (CA-
J. S.

OT

voyage
compte,
es amis
de son
les en-
Veuil-
Mont-
souve-
notre
endions
de son
cle, Au
918.
J. A.

ançaise,
ix amis
rer im-
is fran-
mise à

dans leur vie intime et m'ont exposé le résultat de leurs efforts; aux établissements industriels et commerciaux, où j'ai pu voir le progrès matériel étayé par l'ascension morale; aux familles canadiennes, à ces admirables familles, riches d'enfants et de traditions, dont les bras et les coeurs se sont ouverts au frère de la mère-patrie; à toutes ces populations, enfin, de la province de Québec, des régions acadiennes, des localités françaises de l'Ontario et de l'Ouest, des cités franco-américaines de la Nouvelle-Angleterre, au milieu desquelles, si souvent, la sympathie, le langage et les idées m'ont procuré la douce illusion de n'avoir point quitté la France... Et je dois remercier également, d'un coeur ému, d'une part ces émigrés français établis en terre canadienne, auprès de qui j'ai trouvé des intimités si précieuses, et d'autre part, ces Canadiens de langue anglaise, prêtres ou laïques, avec qui je me suis senti lié par le double noeud de la communauté des croyances et de l'alliance des armes!

* * *

Ce devoir de reconnaissance étant rempli — non dans la mesure où je le voudrais et le devrais, mais dans les limites où je suis resserré — je dirai très simplement aux lecteurs de ce *Bulletin* comment j'ai "découvert" le Canada. Ce ne sera, bien entendu, qu'un aperçu très sommaire; un tableau détaillé exigerait tout un livre... que je tâcherai d'écrire.

Comment j'ai "découvert" le Canada, le mot paraît ambitieux ou ridicule, je l'emploie cependant à dessein. Il exprime une impression personnelle et, je crois, une vérité générale. Tout homme qui visite, avec quelque attention, un pays nouveau le découvre. Il avait beau le connaître à travers les livres, il s'aperçoit promptement qu'il n'en possédait qu'une science inexacte et incomplète. Il avait vu le portrait, il n'avait pas touché ni entendu la personne. C'est, du moins, le résultat de ma expérience particulière.

Au Canada, catholique, et j desseins provid
Quand, il y a nie canadienne coupés de tout métropole, env de langue et c voir, la force d'hui quatre mi et demi de Ca cent mille Fra nement, histor ne s'explique « le sang fran de Dieu s'est affi gue française et étroitement unie nadienne, élém s'est maintenue, du prêtre, établi classique, institua mination étrangè en deux mots, l' son avenir. Il gar profonde; il prat gion des ancêtres encore, chez lui, j pourrais, sur ce j tous dans le cadre

Mais, dira-t-on, l'amour de la vie

Au Canada, j'ai donc " découvert " un peuple français et catholique, et par là même, un des plus beaux témoignages des desseins providentiels sur notre race.

Quand, il y a un siècle et demi, la France abandonna sa colonie canadienne, elle y laissait 60 000 Français. Ces 60 000, coupés de toute communication régulière avec leur ancienne métropole, envahis et encerclés peu à peu par un peuple de langue et de foi différentes, ayant contre eux le pouvoir, la force militaire et l'argent, sont devenus aujourd'hui quatre millions. Quatre millions, car aux deux millions et demi de Canadiens français il faut ajouter les quinze cent mille Franco-Américains émigrés du Canada. Humainement, historiquement, ce progrès est invraisemblable. Il ne s'explique que par la bénédiction de Dieu, fécondant le sang français fidèle à Dieu. Or, cette bénédiction de Dieu s'est affirmée par deux faits : l'attachement à la langue française et la fidélité à la foi catholique, deux forces étroitement unies. C'est autour du clocher que la paroisse canadienne, élément fondamental et vital du peuple canadien, s'est maintenue, s'est fortifiée, s'est agrandie. Et c'est l'action du prêtre, établissant l'école paroissiale, ouvrant le collège classique, instituant l'université, qui a perpétué, sous une domination étrangère, la culture et l'amour du français. Tel est, en deux mots, le passé du Canada, telles sont les promesses de son avenir. Il garde, au parler des aïeux, une passion tenace et profonde; il pratique toujours, en immense majorité, la religion des ancêtres; les très nombreuses familles se comptent encore, chez lui, par milliers; ses destinées sont grandes. Je pourrais, sur ce point, multiplier les détails; ils tiendraient tous dans le cadre esquissé par ces simples constatations.

* * *

Mais, dira-t-on, si les Canadiens français conservent au cœur l'amour de la vieille patrie, d'où vient que les épreuves de

cette patrie de leurs pères n'aient point réveillé chez eux d'échos plus étendus et plus vibrants ? C'est la question que bien des Français se posent et que jè me posais moi-même en abordant aux rives du Saint-Laurent. J'y débarquais précisément pour la résoudre et, s'il en était besoin, pour dissiper les malentendus qui avaient élevé leurs brouillards entre nous, pour resserrer les liens que des causes mystérieuses avaient relâchés. Grâce à Dieu, j'ai vu clair et j'ai repris confiance.

Il est faux d'abord que les Canadiens français aient refusé de prendre part à la grande guerre. Des milliers d'entre eux se sont volontairement enrôlés dès les premiers mois de la campagne et ont brillamment fait leur devoir sur le sol ensanglanté des Flandres. Aujourd'hui même, c'est avec résolution, souvent avec entrain, que les jeunes recrues appelées par la conscription rallient le drapeau.

Est-ce à dire que rien ne soit vrai dans les événements et les situations qui ont provoqué certaines critiques ou créé certains malaises ? Je n'irai point jusque-là. Il serait puéril de contester des faits qui sont affirmés dans des écrits publics et répandus par beaucoup de Canadiens français eux-mêmes. Matériellement, chiffres en mains, la participation de l'élément français est restée inférieure, pendant la période des engagements volontaires, à la contribution des populations de langue anglaise. En outre, certaines campagnes de presse, inopportunes et mal inspirées, ont fourni malheureusement des prétextes aux écrivains de parti-pris, qui voulaient accuser les Canadiens français d'indifférence ou même de sourde antipathie pour la cause des alliés. Mais, d'une part, ce fait matériel, ce fait brutal, ne doit pas être jugé en dehors des circonstances qui le déterminèrent et qui l'accompagnent. D'autre part, un prétexte n'est pas une raison.

L'infériorité numérique de la participation canadienne-française a des causes si claires, qu'on n'a pas le droit de l'at-

tribuer à t
courage. C
vince de Qu
posée de fa
ses fils et o
taire est con
peu d'enfan
merce et da
Causes part
une loyauté
les Anglo-Ca
à leurs comp
d'esprit ni u
ce n'était pas
pécialisme ar
un pasteur n
sant la plupa
tion anglaise
ments volonta
la province de
ment du franç
çais se doit de
leurs antipath
historique, dor
les répercussio
dans le vieux
les deux races.
couronne d'Ar
contestable est
un fait doulour
de tous mes vo
bord du fossé, c
ou leurs contin

tribuer à une prétendue défaillance des sympathies ou des courages. Causes générales d'abord. La population de la province de Québec est, en grande majorité, attachée au sol, composée de familles nombreuses, où le père a besoin des bras de ses fils et où le nombre des enfants au-dessous de l'âge militaire est considérable. Les Anglo-Canadiens, au contraire, ont peu d'enfants et sont, de préférence, employés dans le commerce et dans l'industrie, partant moins enracinés à la terre. Causes particulières ensuite. Il faut bien reconnaître, avec une loyauté qui ne peut déplaire à nos alliés britanniques, que les Anglo-Canadiens n'ont pas montré, dans ces conjonctures, à leurs compatriotes de race française, une grande largeur d'esprit ni une perspicace habileté de manières. Car, enfin, ce n'était pas en appelant les gens de Québec au nom de l'impérialisme anglais, en leur expédiant comme agent recruteur un pasteur méthodiste ignorant de notre langue, en dispersant la plupart de leurs recrues dans des régiments de formation anglaise qu'on pouvait multiplier chez eux les enrôlements volontaires. Et ce n'était pas davantage en avivant dans la province de l'Ontario la vieille campagne contre l'enseignement du français — cette campagne contre laquelle tout Français se doit de protester avec énergie — qu'on pouvait apaiser leurs antipathies traditionnelles. Car c'est encore un fait historique, dont on ne peut contester l'exactitude ni amoindrir les répercussions, que la profonde et tenace antipathie qui dans le vieux Canada surtout — Québec et Ontario — sépare les deux races. Le loyalisme des Canadiens français pour la couronne d'Angleterre est indiscutable; mais non moins incontestable est leur inimitié contre le peuple anglais. C'est un fait douloureux, mais un fait. Je suis de tout mon coeur et de tous mes voeux avec les Canadiens qui, sur l'un et l'autre bord du fossé, cherchent à le combler. Je crois qu'un jour eux ou leurs continuateurs obtiendront ce succès. Je l'espère pour

le Canada tout entier, et spécialement pour nos frères de race dont l'action sera considérable sur une nation canadienne plus unie. Mais, pour le moment, cette querelle de races existe. Elle a pesé sur les événements actuels, et ces événements, qui auraient dû l'adoucir, l'ont quelquefois aigrie.

Pour aller jusqu'au bout dans la voie de la franchise, il est nécessaire de faire une part, auprès des responsabilités anglo-canadiennes, aux responsabilités... françaises elles-mêmes. Parmi les Français qui reprochent avec le plus d'amertume à nos frères canadiens une certaine tiédeur à l'égard de l'ancienne mère-patrie, j'en vois de très avancés dans la politique anticléricale, la politique d'avant-guerre. Croient-ils donc sincèrement que cette politique était très propre à réchauffer les sympathies d'un peuple attaché à ses prêtres et à sa religion ?...

Je conclus. Les Canadiens français ne méritent pas les reproches dont on a voulu les accabler. Si leur participation volontaire à notre cause a été inférieure à ce que nous aurions souhaité, 1o elle a été beaucoup plus sérieuse que d'aucuns l'ont fait croire, 2o elle a été entravée et amoindrie par des circonstances qui ne permettent pas d'accuser leur coeur et dont il serait injuste de leur faire porter toute la responsabilité. Je n'en regrette pas moins ces circonstances locales et historiques. Je n'en déplore pas moins des campagnes de presse que j'estime — avec bien des Canadiens français — maladroites et fâcheuses. Mais mon affection, mon admiration pour nos frères du Canada demeurent entières. Entière aussi ma confiance dans nos rapports futurs et dans leurs destinées. Et je suis convaincu que c'est notre intérêt, notre devoir, à nous catholiques de France — au point de vue national aussi bien qu'au point de vue religieux — de tendre une main fraternelle aux catholiques du Canada. Comme nos pères les ont aidés jadis à planter la croix sur le sol de leur nouvelle patrie, comme nos

missionnaire
ves et dan
ter un co
encore à p
civilisation
Nouveau M
angoissant
résolu. Qu
leur attitu
avoir qu'un
conscription
Celui qui
Que devien
que ? Une
mais clairvo
de se charg
nément à e

LE
DE L'IN

E 7 a
éta
qu
Joly, son su
out près de
ême jour, l
ajoie et le
canadien et a
e Père Joly
lativement
56 ans. No
oire de ces

missionnaires n'ont pas cessé de les soutenir dans leurs épreuves et dans leurs efforts, nous devons, nous aussi, leur apporter un cordial et précieux appui dans les luttes qu'ils auront encore à poursuivre pour la défense et le développement de la civilisation catholique et française, dont ils sont au nord du Nouveau Monde les champions providentiels. Le problème angoissant de leur participation à la guerre est désormais résolu. Quel que soit le jugement que l'on veuille porter sur leur attitude en face de l'enrôlement volontaire, il ne peut y avoir qu'un avis sur leur obéissance loyale et courageuse à la conscription. Donc, encore un coup, ce problème est résolu. Celui qui reste à résoudre, c'est le problème de leur avenir. Que deviendra ce rameau français planté en terre d'Amérique ? Une telle question ne peut être indifférente aux Français clairvoyants. Nous devons vouloir que ce rameau continue de se charger de fleurs et de fruits. Nous devons agir conformément à ce vouloir.

FRANÇOIS VEUILLOT.

LE PERE COUTU ET LE PERE JOLY

DE L'INSTITUT DES CLERCS DE SAINT-VIATEUR

LE 7 août dernier, l'Institut des Clercs de Saint-Viateur était doublement frappé par l'épreuve. Cependant qu'ici, à l'Hôtel-Dieu de Montréal, mourait le Père Joly, son supérieur provincial, là-bas, en France, à Oullins, près de Vourles, où naquit l'Institut en 1828, décédait, le même jour, le Père Coutu, l'assistant général du vénéré Père Joly et le visiteur de la communauté. Le Père Coutu était canadien et avait longtemps exercé son apostolat parmi nous. Le Père Joly fut toujours des nôtres. Tous les deux sont morts relativement jeunes, le Père Coutu, à 62 ans, et le Père Joly, à 56 ans. Nous tenons à rendre un modeste hommage à la mémoire de ces deux religieux distingués et à offrir l'expression

de nos sympathies à l'Institut des Viateurs, qui fait chez nous, depuis plus de soixante-dix ans, dans la piété, le travail et l'humilité, un si grand bien.

* * *

Il y a déjà vingt-cinq ans passés que le Père Coutu avait à peu près quitté notre Canada. Il y revint quelquefois comme en passant, la dernière fois, il y a à peine un peu plus d'un an, en qualité de visiteur des provinces d'Amérique de son ordre. Mais il faut dire tout de suite que, comme le Père Lajoie, son supérieur général, il avait gardé un profond attachement à son pays d'origine. Et puis, ce qui vaut sûrement encore mieux, à l'exemple toujours du bon Père Lajoie, il nous faisait aimer, nous, ses compatriotes, en ce cher pays de France, où l'on ne nous comprend pas toujours. Il est peu de communautés, là-bas, où les Canadiens français soient mieux connus et plus estimés que chez les Viateurs. Sans doute, cela est dû à ce que l'Institut du Père Querbes a pris rapidement chez nous une importance considérable. Mais l'influence d'hommes aussi qualifiés et distingués que le Père Lajoie et son regretté assistant général le Père Coutu n'a pas été évidemment sans y contribuer largement.

Nous n'avons guère, sous la main, de notes précises sur la carrière, la vie et les œuvres du Père Coutu. Il était né le 15 septembre 1855 et avait été ordonné à Montréal, étant déjà religieux, le 30 juillet 1882. Il fut, plusieurs années, directeur du collège Bourget à Rigaud. Il y a laissé, nous le savons, un excellent souvenir. Tout en dirigeant, avec sagesse et piété, la maison rigaudienne, il contribua puissamment à l'établissement du célèbre "pèlerinage" de Notre-Dame de Lourdes dans la montagne de Rigaud, qu'avait commencé le frère Posé en 1874. Le Père Coutu passa ensuite à Joliette, au collège d'abord, devenu depuis séminaire, puis au noviciat, qu'il dirigea en qualité de Père maître. Ce furent de belles années de

ferveur
pas ou

A l'

lège C

nous qu

en théo

peu lég

saint A

Corcora

vite à ai

un peu l

" petit

de la pr

et restai

ble, n'at

trait, fra

qu'un ét

paroisse

Père Cou

que l'exe

nous, régi

savait en

tut des Vi

à Rome, il

la coutum

avait droit

un confrèr

qui avait

Viateurs à

que le sigr

qu'il avait

Nous n'eûr

pas ainsi. C

ferveur que les " anciens ", chez les Viateurs, n'ont certes pas oubliées.

A l'automne de 1893, le Père Coutu nous arrivait au Collège Canadien de Rome. Le Père Corcoran venait alors de nous quitter, emportant à Joliette, avec son titre de docteur en théologie que, malgré ses appréhensions, à notre avis fort peu légitimées, il avait conquis haut la main, son cher petit saint *Asellus*, que les Joliettains connaissent bien. Le Père Corcoran ne comptait parmi nous que des amis. On s'habitua vite à aimer aussi son frère en religion, le Père Coutu. Il était un peu plus vieux que la plupart des étudiants prêtres de notre " petit Canada de Rome " — comme disaient nos confrères de la procure de Saint-Sulpice —, il était religieux dans l'âme et restait fidèle à tous ses exercices; mais il savait être aimable, n'attristait pas les gens de ses propres rigueurs et se montrait, franchement, si bon camarade! Nous avons souvenance qu'un étudiant d'alors, qui est aujourd'hui curé d'une riche paroisse de la rive sud, voulut un jour jouer un bon tour au Père Coutu, et se le joua, en fait, à lui et à... un autre. Ce que l'excellent Père s'en amusa! Il suivait d'ailleurs, avec nous, régulièrement, les cours dans les universités romaines et savait en profiter. Au 2 février (1894), au nom de son Institut des Viateurs, qu'il était seul dans le moment à représenter à Rome, il alla avec tous les curés et représentants d'ordre, selon la coutume, offrir un cierge au très vieux pape Léon XIII. Il avait droit, toujours selon l'usage, de se faire accompagner par un confrère. Il choisit le moins digne peut-être de nous tous, qui avait l'avantage d'avoir appris *Ba-Be-Bi-Bo-Bu* chez les Viateurs à Saint-Vincent-de-Paul de Laval, et qui n'était autre que le signataire de cette modeste notice. Léon XIII pensa qu'il avait affaire à deux religieux et nous parla dans ce sens. Nous n'eûmes pas le temps de lui expliquer qu'il n'en était pas ainsi. On passait trop rapidement, ce jour-là, aux pieds du

pape. Il valait mieux l'écouter nous parler de la France, du Canada, et de "notre" Institut.

Ah! ces beaux jours de Rome, le Père Coutu les goûta profondément. Nous eumes l'occasion de l'entendre nous le répéter, en passant à Vourles, l'été suivant, où il était déjà installé comme maître des novices, près du Père Lajoie, et puis, l'été d'après, au cours d'une traversée de l'océan. Ce n'était, cette traversée, qu'un voyage que faisait alors au Canada le Père Coutu. Il devait retourner auprès du général, être longtemps maître des novices, devenir assistant général et visiteur, connaître les rigueurs de la spoliation et de l'exil, puis, en ces dernières années, les tristesses de la guerre et de l'envahissement, à Bruxelles. Il eut bien du mal à sortir de la zone occupée, pour venir au Canada, l'an dernier, visiter son Institut, au nom de son supérieur général, le cher vieillard dont l'étonnante longévité survit à tant de tracas. Ce fut une joie réelle pour ses confrères canadiens de revoir le Père Coutu au pays. Il fit une visite qui produisit beaucoup de bien et amena quelques changements importants. Enfin, il repartit pour Oullins, déjà malade, croyons-nous.

Nous n'avons pas de détails sur ses derniers instants. Les cablegrammes sont toujours laconiques. Nous avons cependant assez connu le Père Coutu pour savoir ce qu'il aura été devant la mort. Elle n'avait pas de quoi effrayer ce religieux modeste, intelligent, plein de foi et qui avait tant travaillé et tant souffert. Nous ne pouvons pas non plus porter un jugement d'ensemble, documenté, sur sa carrière et sur son action en France ou en Belgique. Nous ne savons en effet qu'une chose à ce sujet, c'est qu'il mérita constamment et garda toujours la haute confiance de tous les siens. C'est, assurément, déjà beaucoup, et c'est assez, surtout, pour nous incliner avec un respect tout particulier devant sa tombe et devant sa mémoire.

La n
donnée
nous a
notre d
de nous
ne pouv
beth, no
sont rel
vieux p
mariage
ainé me
diamant
de la fo
l'avaient
curé Alf
ner ce qu
dry, don
Coeur et
du collèg
rante ani
Il eut vit
pe d'élite
neur, con
groupe d
tout prati
sa vie, au
habitudes
chemin de
note d'exo
faites, sur
clergé sécu
cleres du t
le grec et s

La notice biographique du Père Joly est facile à faire, étant données l'unité, la simplicité et la plénitude de sa vie. Et nous avons d'ailleurs des notes abondantes et substantielles à notre disposition. L'un de ses confrères a eu la bienveillance de nous les fournir. Nous ne regrettons qu'une chose, c'est de ne pouvoir pas tout dire. Le Père Joly était né à Sainte-Elisabeth, non loin de Joliette, le 26 août 1861. Trois de ses soeurs sont religieuses chez les Soeurs de Miséricorde à Montréal. Ses vieux parents vivent encore. Ils atteindront soixante ans de mariage le 27 septembre prochain. La mort de leur cher fils aîné mettra sans doute un voile au beau ciel de leurs noces de diamant. Mais ce sont de fervents chrétiens et les consolations de la foi les soutiendront. A 14 ans, Olympe, ainsi qu'ils l'avaient fait appeler, les quittait pour le collège. L'ancien curé Alfred Dupuis, grand zéléateur de vocations, avait su deviner ce que Dieu voulait de son jeune paroissien. Le Père Beaudry, dont on ne dira jamais assez de bien, l'apôtre du Sacré-Coeur et de la communion fréquente, était à cette époque l'âme du collège Joliette. Et l'on sait quelle âme ardente et conquérante animait ce beau religieux à la grande barbe blanche ! Il eut vite fait de placer le jeune Olympe Joly dans son groupe d'élite. Apostolat de la prière, milice du pape, garde d'honneur, congrégation de la Vierge, tiers-ordre, les jeunes gens du groupe d'élite du Père Beaudry devaient tout connaître et tout pratiquer. Olympe Joly fut de ceux-là, et il garda toute sa vie, au milieu des soucis de ses charges multiples, toutes ses habitudes de piété et toutes ses pratiques, celle par exemple du chemin de la croix quotidien. Durant tout son cours, il eut la note d'excellence pour la conduite et le travail. Ses études faites, sur l'avis de son directeur, il se décida d'abord pour le clergé séculier, fut régent ou professeur, comme tant d'autres clercs du temps, à Joliette et à Rigaud. Il enseigna le latin et le grec et se fit une réputation méritée de latiniste et d'hellé-

niste. Le 28 février 1885, il était ordonné prêtre, à Montréal, par feu Mgr Fabre.

Après quelques mois de professorat, à Rigaud toujours, il fut vicaire un an chez l'ancien curé Dufour, à Coteau-du-Lac. Ce n'était pas un poste envié. Le jeune prêtre y fut aimé et son vieux curé le vit partir avec peine, le 4 février 1887, pour le noviciat de Joliette. Le 31 juillet 1888, le Père Joly faisait sa profession religieuse. Déjà chargé de la préfecture des études à Rigaud, il y revint à l'automne et prit en même temps la direction du collège. Ce fut un directeur attentif, ferme et bon. Son administration fut un succès. Les études progressaient, et, surtout, les vocations se multipliaient. Mgr Fabre et Mgr Duhamel comptaient sur lui comme sur l'un de leurs plus sûrs et de leurs plus précieux auxiliaires dans le recrutement du sacerdoce de l'avenir. En 1892, quand Mgr Emond devint le premier évêque de Valleyfield, la réception que lui fit, à Rigaud, le Père Joly, fut des plus brillantes. Dans l'élu de Dieu, le Père directeur voyait le chef donné par l'Eglise, et il tenait à ce que ses enfants honorent, pour leur mieux obéir, les lieutenants du Christ et les gardiens de ses bercails.

Tout cela, croyons-nous, dans les vues de Dieu, ce n'était que la préparation à la vraie vocation du Père Joly. Son oeuvre, en effet, nous écrit-on, l'oeuvre principale de sa vie, avec laquelle il s'identifia, ce fut la maîtrise du noviciat. Le Père Joly restera pour tout le monde le Père maître par excellence. En 1893 — au moment où le Père Coutu partait pour Rome — le Père Joly le remplaça à la tête du noviciat canadien des Viateurs. Il y resta de 1893 à 1907, puis après un stage de cinq ans à Montréal comme assistant provincial du Père Ducharme, de 1913 à 1917, alors qu'il fut lui-même nommé provincial, charge qu'il occupait encore au moment de sa mort.

Prudence, douceur, fermeté, vigilance, affabilité, zèle dans la correction, faite avec franchise et discrétion toujours, justice

et charité
conneur
bien sans
du Père J
posséder
était souv
prêtres de
siastique,
conceise et
ment harn
geste était
loux dans
quand il pe
et de la dé
que chose
C'était l'es
ne des temp
le prêtre di
bord convai
endait qu'à
montrer aille
même et aux
avait, en l
compatissan
Hélas! il
écrire est
rons la con
délité la m
ent considé
nt où il pas
Durant la
provincial, av
les classes

et charité, le Père maître avait toutes les qualités du bon fa-
conneur d'âmes. Voilà ce qu'on nous écrit, voilà ce qui suffit
bien sans doute, et voilà, au fond, ce que tout le monde savait
du Père Joly. A force de méthode et d'études, il était arrivé à
posséder d'une façon peu commune les auteurs ascétiques qu'il
citant souvent et toujours à propos. Ses nombreux dirigés et les
prêtres de Joliette à qui il prêcha, une année, la retraite ecclé-
siastique, en savent quelque chose. Sa phrase était brève et
concise et avait un tour original, sa voix n'était pas précisé-
ment harmonieuse, elle martelait les mots et les syllabes, son
geste était raide et même un peu gauche, son oeil, pourtant si
doux dans le tête à tête de l'intimité, devenait dur parfois
quand il parlait, tant il voulait dans ses auditeurs de la volonté
et de la décision. Et cet ensemble donnait à son autorité quel-
que chose de très précis, qui n'admettait pas de réplique.
C'était l'est, est ou le non, non des vieux maîtres de discipli-
ne des temps héroïques. Mais on sentait vite que cet homme,
ce prêtre du Christ plutôt, religieux sévère à lui-même et d'a-
bord convaincu, ne nous voulait que du bien, ne cherchait, ne
demandait qu'à nous être utile. Et puis, il n'y avait qu'à le ren-
contrer ailleurs, au confessionnal, en direction, en récréation
même et aux heures de détente, et l'on comprenait tout ce qu'il
avait, en lui, derrière cette inflexibilité, de charité tendre et
compatissante.

Hélas! il nous faut nous borner là, et ce que nous venons
écrire est bien incomplet. Cela suffira pourtant, nous en
avons la confiance, pour rappeler à nos lecteurs avec quelque
vérité la mémoire d'un religieux qui fut toujours si haute-
ment considéré à Montréal, à Valleyfield, à Joliette et par-
tout où il passa.

Durant la dernière année de sa vie, le Père Joly, devenu
provincial, avait visité toutes les maisons de sa province, tou-
tes les classes de chaque maison et vu, nous dit-on, tous et cha-

cun de ses religieux. Dans les hautes fonctions auxquelles Dieu l'appelait, il voyait l'*onus* bien plus que l'*honor*, la *charge* bien plus que l'*honneur*, ce qui est difficile à la nature et demande beaucoup de renoncement. Car l'homme reste toujours un homme, si haut qu'il soit placé, et savoir se dominer soi-même est bien souvent plus difficile et plus coûteux que de dominer les autres en profitant de sa situation. On a écrit que, pour y arriver, il faut être un saint. Or le Père Joly y arrivait et cela lui semblait naturel.

Ajoutons que, par deux fois, en 1900 et en 1905, le Père Joly alla en Europe assister au chapitre de sa congrégation.

Sa mort a été celle qu'il fallait attendre d'une telle vie. Avant de monter sur la table d'opération où il devait s'endormir pour toujours, il dit simplement aux Pères Morin et Foucher qui l'assistaient: " Si Dieu me rend la santé, que sa volonté soit faite! S'il me demande le sacrifice de ma vie, que sa volonté soit encore bénie, j'en serai plus content! " Nous nous reprocherions d'ajouter un mot à ces fortes, chrétiennes, religieuses et sacerdotales paroles.

Les funérailles du Père Joly, à l'église d'Outremont d'abord puis à la cathédrale de Joliette, ont été très solennelles. Ce n'était que justice.

* * *

Cette double épreuve est bien rude pour l'Institut des Clercs de Saint-Viateur. Le vénéré supérieur, le Père Lajoie, qui, de haut de ses 92 ans, pourrait les diriger si sûrement, n'est pas ici, avec eux. Il est en pays occupé par l'Allemand, et il est difficile de communiquer avec lui. Il nous semble que cette triste circonstance rend leur double deuil plus lourd à supporter. Mais, aux grandes heures—comme aux grandes douleurs—Dieu, quand on a confiance en lui, donne la grâce, et la grâce c'est la force. Chacun, chez les Viateurs, voudra s'imposer personnellement les sacrifices que l'heure demande et que la douleur leur impose. Leurs chers morts, d'ailleurs, du haut du ciel, les regardent et ils les assisteront. — L'abbé ELIE-J. AUCLAIR.